II, 75 : concernant la disposition des titres, l'auteur n'a manifestement pas lu – ou rien compris – aux *Premiers principes de la typographie* de Stanley Morison : « Les mots d'un titre ne devraient jamais être coupés et dans les pages de titre où la composition est centrée, les lignes ne devraient jamais commencer sur des mots aussi peu importants que des prépositions ou des conjonctions. ¶ Il est plus rationnel, parce que cela favorise la compréhension rapide par le lecteur, de les placer en fin de ligne ou de les centrer en petits caractères pour faire ressortir les lignes importantes dans une dimension relativement grande[1]. »

1. Extrait de Pierre Duplan & Roger Jauneau, *Maquette et mise en page*, Éditions de l'Usine nouvelle, Paris, 1986, p. 155.

II, 76 : comme d'autres, l'auteur confond interlignage et interligne. « L'interlignage est l'intervalle vertical qui sépare chaque ligne de texte. » On imagine difficilement comment cet intervalle pourrait être horizontal. Maintenant si on se réfère à ce qu'il écrit p. 77, ligne 2 *(commande de l'interlettrage)*, il n'est pas certain que ce soit très clair dans son esprit. En effet, n'est-ce pas *commande de l'interlignage* que le lecteur devrait lire ici ?

« Dans les logiciels de traitement de texte, il est préréglé en trois espacements : simple, double ou triple[2]. Ces préréglages correspondent à *des besoins dactylographiques* qui ne nous concernent pas ici. L'interlignage typographique est autre chose. » C'est à la fois vrai et faux : les logiciels de traitement de texte évolués (Word, WordPerfect…) permettent également de régler l'interlignage par incréments de points, etc., ce que l'auteur confirme en II, 109.

2. Faux : ils sont préréglés sur 1, 1 ½ et 2.

« Le bon compromis tourne autour des + 22 à + 25 %. Mais tout dépend du caractère utilisé, de son corps et de la justification retenue. » On aurait aimé que l'auteur développe le sujet et donne de nombreux exemples. Car ceux qu'il donne page 77 pour montrer l'effet décoratif que l'on peut tirer d'interlignages aberrants sont-ils vraiment à montrer à des débutants ?

II, 78 à 81, *Le « gris typographique »* : là, par contre, les exemples ne manquent pas. Je l'ai déjà dit, l'auteur dispose d'une typothèque bien fournie, il faut bien la montrer, la rentabiliser… Par ailleurs, il n'y a pas à dire, il propose de beaux caractères d'édition (surtout p. 80-81)[3]. On n'est pas très loin des premiers incunables de la PAO macintoshienne (1985, et surtout 1986). Cela aussi, c'est très utile pour des débutants. Quelle pédagogie !

3. Je suppose que l'auteur a mis un exemple en caractères gothiques pour se faire pardonner certains de ses propos auprès de nos amis suisses, allemands, néerlandais…, car ces caractères, en typographie latine!…

II, 82, *Les justifications* : passons sur les définitions (l'auteur ferait mieux de recopier purement et simplement celles qui font autorité en la matière et qui sont écrites en bon français).

Concernant la *veuve* et l'*orphelin*, l'auteur dépasse Louis Guéry et autres auteurs (voir la première partie de mon rapport, p. 30). Veuve et orphelin deviennent « une syllabe, un mot seul ou une ligne qui mesure moins du tiers de la justification de sa colonne ». — II, 83, l'auteur décrit un deuxième cas de figure : la première ligne d'un paragraphe en bas de colonne ou de page et la dernière ligne d'un paragraphe en haut de colonne ou de page. Ces dernières n'ont pas de nom.

À la fin de la page II–83, l'auteur redevient pédagogue : « En page de droite, on ne coupe pas le dernier mot qui se trouve tout en bas à droite, c'est-à-dire qu'on ne coupe pas le dernier mot d'une page que l'on tourne. » C'est vrai quoi, des fois qu'on n'aurait pas compris la première partie de la phrase.

II, 84 : et on retrouve Quark XPress (le nom de la commande **aligner sur la grille** diffère d'un logiciel à l'autre). Voir ci-dessous : *Et ça enseigne !…*

II, 109 : « Le retrait du premier paragraphe […] provient de la tradition de l'écriture manuscrite des secrétariats d'avant les machines à écrire, du temps où l'on était "employé aux écritures". La dactylographie a suivi, ce qui se comprend. À ne pas faire en typographie[1]. » Et pourtant, combien de fois l'auteur sacrifie à cette mode (I, 23, 46, 83 ; II, 16, 66, 67, 68, 69, 139, 141, 146…), sans parler de nombreux changements de composition, etc.

II, 109 : « En typographie les interlignes sont principalement utilisés pour séparer différents groupes de paragraphes dans le but de mieux hiérarchiser les séquences du texte. ¶ La dactylographie a pris l'habitude (les machines d'alors ne pouvant pas faire autrement) de réaliser les interlignes de la valeur d'une ligne de texte : l'espace est trop fort[2]. ¶ En typographie, **un interligne[3] de la valeur de moitié de celle du corps utilisé est bien suffisant :** le résultat est plus élégant. ¶ La dactylographie contemporaine qui travaille en traitement de texte peut faire de même : certains logiciels le permettent. » Pour la énième fois, l'auteur crie haro sur les dactylographes. Quand je vous dis qu'il a une (?) dent contre eux.

II, 116-117 : signalons deux belles coquilles page 117 :
« Un texte de 20 lignes interlettré [*sic*] 14 points Didot mesurera : 20 x 14 x 0, 375 9 = 105, 252 mm de hauteur, arrondis à 105 mm. »

L'auteur confirme dans l'exemple en points Pica. Bien entendu, nous avons respecté scrupuleusement la composition de l'auteur : x à la place de × ; espace après la virgule. Quant à l'arrondi, cela montre une fois de plus que l'auteur ne sait pas calculer la hauteur du rectangle d'empagement de façon à garder le registre. Il est vrai, il n'en a que faire, l'ordinateur permettant toutes les audaces[4] !…

1. Côté historique, l'auteur a une nouvelle fois manqué une occasion de se taire. La consultation du petit livre de Jérôme HORNSCHUCH : *Orthotypographia* (manuel de correction paru en 1608, réédité récemment par les Éditions des Cendres, Paris) lui montrerait que les aberrations… sont de toutes les époques.
Les « banlieusards de la PAO » n'ont rien inventé dans ce domaine.

2. Peut-être, mais ça a l'avantage de préserver le registre.

3. Je rappelle qu'en typographie le mot *interligne* est du genre féminin.

4. Voir I, 84 : *Les justifications.*

ET ÇA ENSEIGNE !…

Nous ne quittons pas les aspects que j'ai développés dans le chapitre précédent. Si je les traite à part, c'est qu'avec ceux qui suivent nous atteignons des sommets. Des amis exerçant le même métier, impatients de découvrir « ma » grammaire typographique comparée et raisonnée, ont cherché à me dissuader de poursuivre mes études critiques. Lorsque je leur ai montré les extraits ci-après, c'est sans hésiter qu'ils m'ont dit : « Tu as raison, on ne peut pas laisser passer cela. » L'un d'eux a d'ailleurs demandé à voir les ouvrages en cause. Après les avoir consultés, et bien obligé de reconnaître que ce que je lui avais dit était vrai, il me répondit : « Ce n'est pas que je ne te croyais pas, je pensais simplement que tu en rajoutais un peu. » Malheureusement, non !

Les points analysés ayant trait à l'utilisation de Quark XPress, j'ai adressé un courrier à Sylvain Dauvilliers, responsable du support technique de Quark France. Ses réponses figurent, à leur place, dans ce rapport[5]. Pour les distinguer des citations de l'auteur, elles sont précédées des initiales S. D.

I, 108-109 : « **Mode d'emploi pour réaliser des grilles :** vous réalisez une seule fois le gabarit en faisant des blocs texte indépen-

5. Le contenu de ces courriers est reproduit ici. Leur copie a, bien entendu, été adressée à Yves Perrousseaux. Les réponses du technicien de Quark France traduisent souvent l'embarras, et çà se comprend. Dans un premier temps, il m'a d'ailleurs dit ne pas comprendre la finalité de mes questions, comme d'autres ne voient pas la finalité de mon rapport.

dants (matérialisés ici par les encadrés en pointillés) : pour les têtières, pour les colonnes verticales où figurent les touches clavier (ici, en couleur) et pour les caractères de la police concernée. → Vous tapez chacun des caractères à sa place. Ne pas oublier de donner le même interlignage aux colonnes des touches du clavier et aux colonnes des caractères de la police choisie. Pour réaliser d'autres grilles, faites des ***Enregistrer sous*** et remplacez uniquement les caractères des deux grandes colonnes par ceux d'autres polices[1]. »

S. D. : « Ce point est très obscur et je n'ai pas compris la finalité. Désolé. » Obscur, c'est le moins qu'on puisse dire.

Normal pour un utilisateur d'XPress. Ils ne peuvent rien faire sans cadres. En fait, même avec XPress, ce genre de tableau peut être réalisé en utilisant un seul cadre, dans lequel on définit autant de colonnes que nécessaire. Après avoir défini un format de paragraphe (style) pour la police de caractères, distinct de celui du texte courant, pour changer de police il suffit tout simplement de déclarer un nouveau nom de police dans ce format. Des logiciels comme 3B2, Corel Ventura, PageMaker, FrameMaker, etc., disposent d'un éditeur de tableaux, ce qui devient un jeu d'enfant. Pas besoin donc de créer plusieurs cadres (ici six) puis de les chaîner. Signalons en passant que l'auteur ne précise pas comment il procède pour disposer les caractères dans les deux grands blocs de texte : en se servant de tabulations ou de colonnes?

1. Le schéma de la page 112 (t. I) est de la même veine. Il illustre parfaitement les compétences de l'auteur en matière de mise en pages (deux cadres : pour le titre courant suivi du folio; pour le texte courant, etc.).

II, 37 : « Si la mise en page symétrique est souvent la plus élégante, la mise en page asymétrique est plus simple du fait que l'ajout, la suppression ou le déplacement de pages, en cours de travail, ne l'affectent pas. Si l'on veut, en finale, une mise en page symétrique, le plus pratique est de composer toutes les pages de la même façon et au dernier moment, quand l'ouvrage est au point, de modifier toutes les pages de gauche (ou de droite, selon le cas) en déplaçant les blocs-textes et les blocs-images concernés, ce qui est simple et rapide à réaliser avec un logiciel de mise en page. »

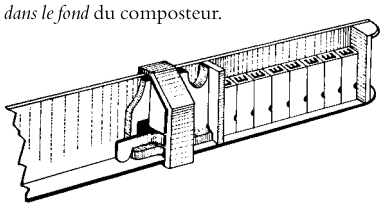
S. D. : « Lors de la création d'un nouveau document Quark XPress, il est possible d'une part de sélectionner un format de page prédéfini (A4 par exemple) ou personnalisé et d'autre part de spécifier une maquette de document simple ou recto-verso. Une fois le nouveau document créé, il est possible de définir une maquette différente à appliquer aux pages (simple dans le cas d'un document non recto-verso et simple ou recto-verso dans le cas d'un document recto-verso). Il est ainsi possible de réaliser des mise en pages symétriques ou asymétriques en appliquant les maquettes simples ou recto-verso souhaitées aux pages correspondantes. »

Je dois reconnaître qu'XPress gère la mise en pages de façon satisfaisante depuis longtemps. Non mais, imaginez un utilisateur ayant plusieurs centaines de pages à traiter chaque jour – car tout le monde ne passe pas son temps à « faire l'amour » avec son écran – chaque page comprenant elle-même *n* cadres?… Je comprends pourquoi en France nous ne sommes pas compétitifs.

II, 84 : *Les justifications*[2] : « La fonction **aligner sur la grille** permet d'aligner horizontalement en vis-à-vis les lignes de différentes colonnes. Cet alignement, issu des contraintes typographiques

2. « Parler de justification au lieu de longueur de ligne tout simplement, ne nous apprend rien sur le composteur qu'il fallait justifier à l'aide d'un interligne* correspondant à la longueur de ligne voulue. En revanche, cela risque d'ajouter à la confusion ambiante. Parce qu'il n'est jamais bon d'employer deux mots différents pour désigner un seul et même objet. » (Fernand BAUDIN, *L'effet Gutenberg*, p. 35.)

* Je l'ai déjà dit, *interligne*, employé dans ce sens, est un mot féminin (à tout le moins en France). Selon Maurice Frémy (*Aide-mémoire du CAP de compositeur typographe*, p. 46), d'autres éléments que l'interligne peuvent être utilisés pour la justification d'un composteur suivant le matériel à disposition et la précision recherchée :
- des lingots ;
- des filets de cuivre systématiques spécialement réservés à cet effet ;
- des cadrats ou blancs de gros corps ;
- des *m* ou de grosses lettres de corps 12 ou multiple de 12, placés côte à côte, le cran du côté du talon ou de la glissière et *rabattus dans le fond* du composteur.



plomb[1] et basé sur la valeur de l'interlignage retenu pour le texte courant, a ses avantages et ses inconvénients. En effet, si cette disposition permet un bel alignement du texte, elle empêche aussi d'autres opérations réalisables en PAO, comme la possibilité de sous-titres de corps *non proportionnels* à celui du texte courant et surtout la modification infime de l'interlignage d'une colonne en réponse à une nécessité, **comme par exemple celle de faire remonter la dernière ligne d'un paragraphe qui resterait, sinon, en haut de la colonne suivante** […]. Certaines personnes sont obnubilées par cet alignement sur la grille, je n'ai jamais compris pourquoi[2]. »

Là, l'auteur est honnête puisqu'il reconnaît ne pas avoir tout compris! Affirmer que l'alignement sur la grille d'interlignage (car il en existe une autre pour positionner cadres et graphiques) « empêche […les] sous-titres de corps *non proportionnels* à celui du texte courant », ça c'est une trouvaille. Quant à la gestion de la ligne creuse en fin ou en début de colonne, ce ne sont pas les moyens qui manquent[3]. Que dire de plus. On connaît son métier ou on ne le connaît pas.

Conseils pratiques (sous QuarkXPress)[4]

« **Pour faire venir la dernière ligne d'un paragraphe qui se trouve en haut de la colonne suivante, en bas de la colonne précédente.**

• En bas de la colonne, abaissez le bloc texte pour que la dernière ligne du paragraphe vous apparaisse.

• Activez toutes les lignes de cette colonne y compris cette dernière ligne, **et seulement ces lignes-là.**

• Tout en tenant enfoncée la touche *Option*, cliquez par incréments successifs [?] sur la flèche de réduction de l'interlignage (dans la barre de menus horizontale). À chaque clic, vous réduisez l'interlignage de 0,1 point (et de 1 point sans tenir enfoncée la touche *Option*).

« En fonction du nombre d'interlignes contenus dans la hauteur de la colonne, on gagne assez vite le nombre de points suffisants pour faire remonter d'une ligne cette fameuse dernière ligne. Optiquement, ce resserrement vertical ne se voit pratiquement pas. »

Ne parlons pas pour l'instant de registre; ne nous attardons pas non plus sur le fait que l'auteur n'indique pas qu'il faut redonner au cadre de fond de page sa hauteur d'origine (bonjour les dégâts si du

1 Et encore un pseudo-argument historique! En II, 30-31, l'auteur reproduit deux documents réalisés en plomb (1790 et 1789). On ne peut pas vraiment dire que le texte soit en registre. À première vue, ce n'était pas une contrainte pour les typos de cette époque. (Voir également la note 4 de la page 23.)

2. « Par ces moyens (espacement aussi serré et aussi régulier que possible; alignement horizontal de *toutes* les lignes; alignement vertical de *tous* les débuts de lignes et de *tous* les renfoncements), on réalise l'idéal que les copistes d'antan recherchaient en compassant et en réglant chaque feuillet individuellement, au recto et au verso : les lignes des pages paires correspondent alors aux lignes des pages impaires. C'est ce que les imprimeurs appellent encore *tenir registre*, quand on leur en donne l'occasion. L'informatique simplifie tellement ces choses, qu'on aurait tort d'en refuser l'agrément aux lecteurs. C'est sans doute beaucoup demander. *Car c'est plus que du civisme. C'est une forme de courtoisie* [c'est moi qui souligne]. » (Fernand Baudin, *L'effet Gutenberg*, p. 459.)

3. Concernant la justification verticale, l'auteur connaît-il cette commande dans XPress : [Spécifications de bloc de texte — Alignement vertical : type *justifié*; Inter ¶ Max.: *(valeur)*]?

L'enseignement reste à repenser, d'autant qu'il nous faut considérer qu'aucune phrase n'est à rejeter mais s'intègre à la précédente, intégrant la rupture dans la continuité. Comme dans une maison, la maison typo-graphique est constituée de soubassements (la calligraphie), d'un rez-de-chaussée (l'histoire de la typographie) et d'un premier étage où s'ajoutent toutes les variables nécessaires à l'expression typo-graphique, aujourd'hui paramétrées informatiquement. Nous accédons au toit-terrasse de la maison où une vision « panoramique » remplace la perspective linéaire vue des étages précédents.

4. L'auteur aurait dû ajouter : et sur Macintosh. Il écrit en marge : « Il est conseillé d'effectuer ces opérations quand votre texte est définitif, sous peine d'être obligé de les recommencer à chaque nouvelle modification de celui-ci. »
À une époque où auteurs et éditeurs se réveillent bien souvent au moment du bon à tirer…!

◀ Ci-contre, extrait de *Lure-Info* (novembre 1994). Pour gérer *veuves* et *orphelins*, plutôt que de modifier l'interlignage, il est préférable de jouer sur l'interlettrage, l'intermot, voire sur l'espace entre certains signes. Très souvent, un rien suffit pour rentrer une ligne. Bien entendu, tout ceci à condition de savoir le faire. L'exemple ci-contre montre à quel type d'aberrations on peut arriver : sous-interlettrage partiel dans une ligne, lignes lavées, etc. (Troisième ligne, n'est-ce pas plutôt le mot *phase* qui convient ici.)